"Philosophes et voyous", une collaboration inachevée aux Temps modernes (1951)

Jean-Charles Chabanne

▶ **To cite this version:**

Jean-Charles Chabanne. "Philosophes et voyous", une collaboration inachevée aux Temps modernes (1951). Temps Mêlés-Documents Queneau, 1987, 3e colloque international R. Queneau " Queneau et/en son temps " (Verviers [Belgique], juillet 1986), 150 + 33-36, pp.53-62. hal-00921928

HAL Id: hal-00921928
https://hal.science/hal-00921928

Submitted on 22 Dec 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jean-Charles Chabanne

« Philosophes et voyous », une collaboration inachevée aux *Temps modernes* (1951)

Temps-Mêlés-Documents-Queneau 150 + 33-36, 1987, actes du 3ème colloque international R. Queneau
« Queneau et/en son temps « (Verviers [Belgique], juillet 1986), pp. 53-62.

Tout récemment, les éditions Gallimard ont édité un fragment du journal de Raymond Queneau, suivi d'un court essai intitulé *Philosophes et voyous* (en abrégé : *P&V*). Ce texte reprend presque intégralement un article paru en janvier 1951 dans la revue *Les Temps Modernes* (n° 63, pp. 1193-1205). Je dis presque intégralement, car la réédition ne reproduit pas la notule de quelques lignes qui suivait l'article et qui disait ceci :

> »N. de l'A. - Voici le début d'un article annoncé comme devant paraître « prochainement » dans cette revue en février 1947. La seconde partie (dans laquelle philosophes et voyous se trouveront en face de personnages *sérieux)* sera sans doute terminée avant 1955 et probablement dans un mois ou deux. »

Un collaborateur de *L'Echo du Maroc* écrira que cette notule est « le seul trait de fantaisie qu'on puisse relever au sommaire de ce numéro » (30 janv. 1951) ... Cette fantaisie ira d'ailleurs assez loin pour que l'auteur néglige même d'achever et de faire paraître cette seconde partie dûment annoncée ... et alléchante. *P&V* offre ainsi une énigme à la curiosité des quénophiles. Texte peu connu, pourtant chargé de thèmes importants qui éclairent non pas l'œuvre de Queneau telle que nous la voyons aujourd'hui, mais telle qu'elle se faisait dans l'immédiat après-guerre.

Plus explicitement que les œuvres de poésie ou de fiction, *P&V* révèle quelles étaient alors les préoccupations philosophiques de Queneau. C'est-à-dire, dans un sens fort et concret, morales et politiques. Quelles étaient ces préoccupations ? Quel prolongement en donnait la partie inédite de l'article ? Et enfin pourquoi Queneau, après avoir annoncé une suite sérieuse à quatre ans de réflexion, a gardé pour lui les derniers feuillets ?

Les manuscrits de *P&V* disponibles au C.D.R.Q. de Verviers (dossier 43) permettent de reconstituer le travail de Queneau :

– Une partie du dossier rassemble des notes en vrac, qui se retrouveront : recherche sur l'étymologie du mot » voyou», comparaison de la notion de » voyou» et celle de « philosophe », personnages historiques assimilables à des voyous, etc. Ces notes paraissent anciennes, à en juger par l'état du support et le fait qu'elles ont été recopiées parfois.

– Le dossier contient aussi des ébauches d'une certaine longueur, qui développent séparément des motifs de *P&V* : Chateaubriand, le catholicisme, le nazisme, les voyous dans l'Histoire, Husserl, Heidegger, l'humour noir, le surréalisme, Dieu comme voyou, etc.

On peut ainsi supposer que la préparation de *P&V* remonte aux années 30, et qu'elle est commune, en partie, à celle de certains articles de *Volontés* (dès 1938). On en retrouve les motifs dans *Pierrot mon ami* (1942), et dans certaines des chroniques de *Front National* (1944-1945) [(1)]. *P&V* n'est donc pas une œuvre de commande, isolée : c'est une des formes prises par la même préoccupation qui nourrit des travaux différents, sur

une longue période. C'est dire sa gravité.

_ Enfin, le dossier 43 contient les manuscrits successifs du texte paru : on constate que Queneau semble avoir rédigé une première version d'un seul jet, peu raturée, sur un cahier d'écolier (en 43 ff.), qu'il a complétée par une table des matières où il a repris les centres d'intérêt traversés.

De ce ms., Queneau a fait établir une version dactylographiée, un « tapuscrit » [(2)] de 25 ff. e), qui porte très peu de corrections. C'est ce texte dont on peut lire la première partie dans la version éditée de *P&V* : les 13 premiers ff., précisément, complétés par les ff. 24 et 25, ceux-ci largement retravaillés et re-dactylographiés par Queneau. Ainsi la suite annoncée dans les *Temps Modernes* ne constitue pas exactement la seconde moitié du ms., mais une excision de celui-ci.

La partie éditée

Le projet de Queneau est explicite : « dessiner les linéaments de la structure du type humain dit « philosophe » (§ 2). Queneau débute par le rappel de sa propre expérience : comme le rappelle le fragment du journal publié avec *P&V ;* il a fait figure de « philosophe» aux yeux de certains « voyous» ; et en confrontant les deux notions, il reprend l'anecdote des philosophes du Palace de la Rigolade qui prend place au début de *Pierrot mon ami.* Analyse critique, autobiographie, fiction ... tout prend source de cette question : qu'est-ce qu'un philosophe pour un voyou ? et qu'est-ce qu'un voyou pour un philosophe ? A l'époque des scandales existentialistes, on accusait souvent les philosophes de *n'être que* des voyous. Queneau retourne l'invective et engage à partir d'elle une traversée de notions aussi disjointes en apparence que celles de *voyou,* de *philosophe,* de *bourgeois,* de *policier, d'apologiste chrétien,* de *militant* ...

Queneau rappelle que certains philosophes ont été accusés d'être, ou ont été fiers d'être, de parfaits voyous : il cite Diogène (§ 2&3), et surtout Socrate (§ 5). Ainsi, pour définir le philosophe, Queneau l'oppose à l'honnête homme, ou plus exactement à l'homme honnête : aussi Onan (§ 3) pourrait être un philosophe, malgré sa réputation de voyou ... Voyou : voyeur ? voyageur ? Caractères communs avec le philosophe. Queneau recherche des traits distinctifs : l'âge ? l'apparence physique ? le vêtement ?

Fidèle à son goût de la parodie, Queneau endosse le masque du philosophe professionnel : il disserte. Les vingt premiers paragraphes de *P&V* respectent les contraintes d'une variété de l'exercice philosophique : la comparaison de deux notions. Malgré les fantaisies et les digressions, on reconnaît un travail assez convenable. Le titre annonce clairement la problématique ; appuyé sur des notes studieusement rassemblées, Queneau respecte la méthode scolaire :

– organisation dialectique nette, jusque dans le détail des identités et différences (§ 19) ;

– détour initial obligé par l'étymologie ;

– références aux autorités, citations - dûment guillemettées et référencées (les traductions étant même commentées et rapportées à la version originale) ;

– usage plus décoratif qu'opératoire de citations littéraires ;

– emploi paradoxal, mais conventionnel, d'exemples triviaux, de textes inattendus, parallèlement à des références plus valorisées ;

– usage d'un lexique spécifique, mêlant les termes techniques à certains termes familiers, transmutés en concepts : voyou, sérieux, ennui...

– enfin, la progression s'organise du plus évident au plus caché, et se conclut sur une récapitulation générale qui devrait préparer la péroraison, l'estocade finale. C'est la fonction jouée par les § 19 et 20 : « Ainsi le voyou est donc bien ... « ; « il y a donc un certain nombre d'analogies entre le voyou et le philosophe, mais aussi un certain nombre d'oppositions ... «

La démarche de Queneau est ainsi familière, malgré son irrévérence ; en outre elle est fructueuse, isolant un trait différentiel non pas dans le langage (car l'hermétisme du philosophe est une imposture ou une sorte d'argot, selon qu'il recouvre le vide, ou réserve le savoir aux affranchis), mais surtout dans la réalité du non-conformisme volontiers affiché par l'un et l'autre : « la différence est à l'intérieur» (§ 10). Cette différence est balancée par certaines analogies, la pâleur, la paresse, l'impiété, le goût de la liberté et celui du blasphème, etc. Mais le philosophe et le voyou se distinguent si l'on fait apparaître que malgré tous ses efforts, le philosophe reste un bourgeois, campé au moins sur son capital culturel (cf. le § 17 sur Héraclite et sur Heidegger). Entre lui et le vrai voyou s'interpose le personnage discret du flic, chargé de protéger les bourgeois faux-voyous des vrais surineurs.

Arrivé là, Queneau termine en queue de poisson sa démonstration ; ou plus exactement ce fil dialectique serré se dénoue en affirmations confuses, en digressions obscures. Dans les derniers paragraphes, on croise Chateaubriand, Balzac, Stendhal, Kierkegaard. Queneau évoque « l'inconséquence bourgeoise « de la subversion abstraite ou esthétisante des philosophes, qui aiment faire semblant de scier les branches sur lesquelles ils s'assoient comme tout le monde. Il manque ici, de toute évidence, toute la partie excisée du ms. initial, qui expliquait un parcours dont on n'a plus que les dernières étapes.

Aussi la copie de Queneau n'est-elle pas aussi conforme à son modèle scolaire qu'il y paraît ; en reprenant un sujet aussi attendu que : « qu'est-ce qu'un philosophe ? « , Queneau reste autant dans la tradition du baccalauréat que dans la problématique des *Temps Modernes.* Sans pour cela résister au besoin de se tenir *en marge,* voire *contre* l'institution : c'est d'abord une langue qui abandonne le « technolecte» philosophique ; qui mêle les argotismes aux mots savants. C'est le choix de citations littéraires auprès d'auteurs rejetés dans les « bords» de la notoriété, affectionnés par Queneau (Parny, Barbier). Et enfin, c'est le relâchement volontaire des contraintes du plan rhétorique : multiplication des digressions, comme les remarques sur le s de luda(s) (§ 4) ; développements des derniers paragraphes qui semblent abandonner le thème annoncé. Ces ruptures thématiques, ces imperfections, ces cicatrices d'une excision annoncent par avance l'inachèvement de *P&V*. La partie éditée est décidément en suspens, béant sur une conclusion digressive. D'où la notule, qui promet bien que le meilleur reste à venir ; le philosophe et le voyou devront y être « en face de personnages *sérieux*». Qu'en est-il au vu du ms. inédit ?

La partie inédite

Les feuillets 13 à 23 du ms. de *P&V,* restés inédits, s'inséraient après le § 20 du texte édité. Rien de particulier ne semble signaler une différence. L'excision ne semblait pas prévue d'avance. On sent pourtant, à la lecture, un tout autre ton, une présence plus forte de l'auteur dans ces lignes, comme si Queneau était passé de la dissertation aux notes personnelles. A l'étude documentée qui précède succèdent des notations plus librement et plus fièvreusement enchaînées ; les citations disparaissent ; les paragraphes s'allongent ; les transitions sont plus inattendues.

Après le § 19 qui est une récapitulation des éléments de la comparaison, Queneau enchaîne par un commentaire ironique de sa propre démarche, comme s'il en contestait, immédiatement après l'avoir rédigée, l'intérêt véritable : « nous avons réussi à créer des problèmes là où il n'y en avait pas, ce qui est éminemment philosophique, et, de plus, nous nous acharnons avec tant d'emphase à ne les point résoudre et à bien embrouiller les données que nous devons être certainement sur le point d'atteindre à la véritable ampleur philosophique » (§ 2 de la partie excisée). On voit comment il est passé au méta-langage, au commentaire du commentaire : mouvement sceptique qui ne nous étonne pas, comme ne nous étonne pas qu'au paragraphe suivant il se retourne à nouveau contre ses propres assertions : « je ne 'crois' pas un mot de ce dernier paragraphe » (§ 4). On reconnaît là le « relativisme

inné » [(4)] de Queneau, qu'il évoquera avec G. Charbonnier : « quand j'énonce une assertion, je m'aperçois tout de suite que l'assertion contraire est à peu près aussi intéressante, à un point où cela devient presque superstitieux chez moi » [(5)]. D'affirmation en contre-affirmation, Queneau égare son lecteur : il analyse en philosophe le rapport voyou/philosophe ; puis en voyou il s'en moque ; et puis il se dégage de cette moquerie même, niant la « voyouterie » que « quelques lecteurs bien imbéciles » (§ 2) pourraient y voir. Car, dit Queneau, le philosophe qui fait de l'anti-philosophie est une sorte de voyou, mais reste un « bourgeois » dans ce reniement hypocrite ; un bourgeois, c'est-à-dire « non seulement celui qui pense bassement, mais celui qui agit bassement, tout en pouvant penser noblement » (§ 2).

Le bourgeois, continue Queneau, « penche vers le voyou ou vers le philosophe » mais n'est jamais tout à fait l'un ou l'autre. Plus exactement, les philosophes (malgré leur aversion affichée pour les bourgeois) sont au mieux d'anciens bourgeois, et au pire, restent des bourgeoisjusque dans leur philosophie : « être philosophe, c'est adopter la bourgeoisie (...) de droite et de gauche » (§ 3). Voilà bien du Queneau « politique et polémique », selon N. Arnaud [(6)]. Cela va plus loin : car après avoir démonté l'ambition anti-bourgeoise du philosophe, dont il affirme l'hypocrisie, Queneau dénonce sa prétention de se faire voyou, le « fort penchant qui entraîne [les bourgeois] du côté voyou » : ce que, généralement, on voit moins » (§ 3). Non pas « goût esthétique du bourgeois pour le voyou » (Gavroche pour Hugo), mais bien comportement voyou du bourgeois, à l'occasion de certaines « dites ou prétendues « politiques ». Et Queneau de citer explicitement les activistes d'extrême-droite des années 20 et 30 : Camelots du Roy, fachistes (sic), nazis : « gifler des vieillards, casser des carreaux, rosser le guet, brûler des autobus, sont certainement actions particulièrement réconfortantes pour la jeunesse (bourgeoise toujours, bien entendu), d'agréables (et peu dangereux : tant que l'on est au pouvoir) succédanés au surinage du pante et au trottoir pour la marmite » (§ 3).

On voit comment Queneau est passé d'une image mythologique du voyou (littéraire ou cinématographique), au voyou *sérieux* : le vrai, mais surtout le faux, bourgeois jouant au voyou. C'est précisément une des motivations de cette étude ; l'indignation est sensible dans l'enchaînement des digressions et le négligé du style au profit d'une urgence et d'une émotion. L'ardeur polémique ramène Queneau à une crise déjà ancienne, mais qui semble s'apaiser difficilement, ses relations avec les surréalistes : « et ici je me cogne nez à nez avec le problème affreusement délicat du surréalisme – lorsque scandaleux et virulent » (§ 4). Malgré « Dédé », malgré *Odile*, Queneau n'a pas encore réglé tous ses comptes avec cette part de son passé[(7)].

N. Arnaud a repris en détail les motifs officiels ou tacites de la rupture de 1929 [(8)] ; il soutient qu'on peut lui donner une explication en évoquant les dissensions idéologiques entre Queneau et Breton. La partie inédite de *P&V* semble apporter de l'eau à ce moulin. On y trouve, exprimés explicitement, les gênes et les scrupules de Queneau sur « ce problème affreusement délicat » : « on n'a pas été sans remarquer (...) que le surréalisme sous cet aspect, au moins en parole, n'était pas sans rapport avec l'activité nazie » (§ 4). On ne peut être plus clair. Queneau semble tout à fait conscient de la gravité et peut-être même de l'excès de telles accusations ; cela est sensible jusque dans la syntaxe de ces paragraphes, coupés de parenthèses, de concessives, de remords, de corrections. Il renâcle devant ses propres phrases, il hésite, cherche à les nuancer. Mais il les écrit. Et insiste : pendant quatre pages ... Un exemple de ces réticences, au moment même où il cherche appui auprès d'une autre opinion : « on a déjà relevé (et ceci depuis que j'ai commencé à écrire cet article, donc ce n'est pas subjectif entièrement, et depuis j'ai repris des relations fort amicales avec Breton, et me suis déclaré plein de reconnaissance pour le surréalisme, et que ceci soit bien dit qu'il n'y a là aucune intention polémique, mais recherche) relevé que Breton avait dit que l'acte surréaliste le plus valable était de descendre dans la rue et de tirer des coups de feu dans tous les sens sur les gens. Acte SS, il faut bien le

reconnaître, maintenant que nous avons une expérience historique un peu ravivée » (§ 4). On voit comment l'urgence du propos passe avant la qualité littéraire ; il y a là comme un fragment de journal intime, que la spontanéité insère dans le ms. d'un article destiné au public. Et pourtant, Queneau manifeste son intention de publication en développant une argumentation : il fait la liste de quelques voyouteries surréalistes. Péret insultait des ouvriers au petit matin ; Prévert prenait plaisir à effrayer des vieillards ; Leiris « se réjouissait parce qu'un homonyme avait pissé dans une voiture d'enfant » ; et enfin, luimême avoue : « je trouvais qu'il n'y avait rien de plus réconfortant que ce fait divers : un homme a les pieds sectionnés par un train ; on le porte sur l'autre voie, un second convoi lui tranche la tête» (§ 4).

La question est alors : « comment discerner *cela* des pitreries, tortures et extravagances hitlériennes ? » Comment justifier ces exactions dans leurs effets immédiats ? La seule « excuse » des surréalistes, c'est qu'ils ambitionnent le surréel, ils œuvrent dans l'idéal et surtout « en paroles ». Mais cela suffit-il à les innocenter ? Non, selon Queneau qui reprend des accusations portées ailleurs contre Nietzsche et Sade [(9)] qu'il juge « puéril et insoutenable » de défendre, au nom du caractère fictif de ses œuvres, ou de leur intérêt intellectuel : « chaque fois qu'ensuite, on retourne au texte, on ne peut qu'y retrouver la structure prophétisée du nazisme » (§ 4). « Des analogies, même superficielles, demandent explication » : d'où une conclusion sans appel : « surréalistes et hitlériens étaient tous deux des voyous » (§ 4) ; « entre les manifestations des camelots du roy et des surréalistes, quelle différence ? » (§ 6).

Queneau pourtant cherche à désamorcer la charge polémique de ces interrogations, comme on l'a vu. « Il faut souligner que tout ce que je viens de dire ne participe en rien à une quelconque polémique antisurréaliste » (§ 5) ; « je tiens à reconnaître ici tout de suite que les manifestations surréalistes ont toujours eu plus de dignité que les bousculades fascisantes » (§ 6). On sent Queneau bien embrouillé, partagé entre le désir de régler des comptes et celui d'éviter, dans le contexte de l'après-guerre, peu de temps après les déchirements de l'épuration, de nouveaux procès. Il trouve cependant un trait distinctif entre surréalistes et fascistes : c'est le *sérieux* (§ 6), qui selon lui tient aux prolongements idéologiques des actes et des écrits. A partir d'un commun rejet du poison secrété par la société bourgeoise, *l'ennui* (§ 7), nazisme et surréalisme trouvent des pratiques subversives opposées. Selon Queneau, le nazisme implique qu'on « porte dans ses plaies » (§ 8) l'ennui et « qu'on l'injecte avec des grimaces de non-ennui, et c'est la propagande, et c'est justement le nazisme » (ibid.). Par contre, le surréalisme le rejette et l'exorcise.

Sur le thème de l'ennui, « monstre redoutable des existences bourgeoises », Queneau dérive à nouveau ; il reproche à Breton de confondre l'ennui essentiel, ontalgique, et une « réincarnation du vague à l'âme et de la nostalgie romantique » (§ 8) ; le véritable ennui est « l'ennui massif que l'on ressent toujours, par exemple, lorsqu'on accomplit son devoir et que ce devoir nous apparaît, au fond, une foutaise » (§ 8). A la critique idéologique du surréalisme « scandaleux », Queneau substitue une analyse socio-politique de l'ennui, en montrant comment selon lui il est la motivation des agitations voyoues. L'amusement est ainsi le but véritable des groupuscules violents et correspond symétriquement à la jouissance des privilèges de classe de la bourgeoisie : « le luxe du pouvoir est un amusement, la lutte de la révolution en est un autre » (§ 9). « Quoi de plus passionnant qu'une révolution ? » ; dans cette attente, le militant s'ennuie et est ennuyeux, tandis que le bourgeois, et le voyou, s'amusent. Le succès du nazisme, selon Queneau, tient à ce qu'il parvint à camoufler l'ennui en proposant une « civilisation de voyous » (§ 10). Hitler, revu par Rauschning, « séduisit par sa voyoucratie » (§ 10) [(10)]. Pour Queneau, la décadence du nazisme commença quand se révélèrent ses aspects « ennuyeux » (!) : la L.V.F., le S.T.O. (§ 10).

Queneau élargit alors son analyse et explique la N.E.P., le stak-

hanovisme, Lyssenko, les différents plans quinquennaux, par la volonté d'amuser (!) ; de même, pour Hitler, « les guerres nécessaires, renouvelées, continues » (§ 11). Il généralise son point de vue, retrouvant ainsi le fil de son projet d'ensemble, en développant le caractère ennuyeux de tout système idéologique s'immobilisant et devenant abstrait : le nazisme, la révolution russe, mais aussi les philosophies antiques (Queneau cite Hegel, § 11) comme le stoïcisme et le scepticisme, enfin, les religions. C'est Luther qui sauverait le christianisme de « l'effondrement marasmique » en en faisant « une chose pas ennuyeuse du tout » (§ 12) ; puis, « dialectiquement », le protestantisme devint ennuyeux, et Kierkegaard vint...

On voit comment la partie excisée se rattache à la fin de la partie inédite. Les derniers motifs de la première, développés, complétés, déplacés, forment les derniers paragraphes de la seconde. On retrouve donc Kierkegaard, qui fut « un voyou théologien, alors que Luther fut un théologien un peu voyou » ; Chateaubriand et lui « revenaient au vrai Christ », qui vécut en voyou, fréquentant « les putains et les tôliers », et qui s'adonna à sa façon au « scandale surréaliste », en chassant les marchands du temple... d'où son châtiment, « justement réservé aux voyous» (§ 13).

La théorie du voyou contre l'ennui a aussi son développement esthétique. C'est à Chateaubriand qu'on doit la « voyoucratisation » romantique : « on transforma les poètes en voyous ; auparavant, on a transformé les voyous en poètes » (Cartouche, Mandrin, Fra Diavolo). Encore embourgeoisé chez Baudelaire, le poète devient absolument voyou avec Rimbaud, qui sera tout naturellement « le grand patron du surréalisme » – la boucle se referme. Queneau rappelle, pour faire bonne mesure, qu'il fut partie prenante dans cette mystification.

La position critique et polémique de Queneau se trouve confirmée (et combien !) dans le ms. inédit. Selon Queneau, dans le personnage du voyou, la révolution se réduit au scandale ; c'est une révolte abstraite et individuelle, sans conséquence essentielle, d'où le succès bourgeois du voyou : « dans le voyou, le bourgeois (le petit bourgeois) se reconnaît » libéré» de certaines contraintes, mais non abolissant ces contraintes, puisque ces contraintes forment la structure même de son être. C'est une libération fictive et par conséquent esthétique » (§ 14).

Si la partie inédite se rattache clairement à la partie éditée par ses thèmes (le voyou, le bourgeois, le philosophe), elle tient son originalité dans la dénonciation virulente de la mystification qui camoufle la connivence entre bourgeois et voyou d'une part, bourgeois et philosophe d'autre part. Le bourgeois joue au voyou, c'est pour se désennuyer ; c'est ainsi qu'il se fait tantôt philosophe, tantôt activiste révolutionnaire, de préférence sans vrai risque, c'est-à-dire plus esthète que casseur de vitrine. Un rôle historique est attribué à *l'ennui,* forme dégénérée du sérieux dans la société bourgeoise. Queneau désigne dans ces lignes restées inédites certains de ses ennemis idéologiques ; dans un ordre d'importance décroissant : les nazis et autres fascistes, les bourgeois et les petits bourgeois, les voyous (surtout les bourgeois un peu voyous, y compris les intellectuels), les surréalistes.

Ces différences thématiques ne vont pas sans de fortes différences stylistiques. Une formulation plus brouillonne, des négligences de construction et d'organisation, tout dénote une écriture moins surveillée, qui suivrait en temps réel la genèse des idées [(11)]. Si la partie éditée paraît sortie tout armée des notes préparatoires, la partie excisée ne semble pas assise sur une préparation. On peut penser que certains thèmes polémiques ont pris le dessus, comme le parallèle nazisme/surréalisme, malgré les résistances de Queneau.

Tel quel, cet inédit a la même valeur que le *Journal.* On y découvre un Queneau moins policé ; son goût pour la polémique et sa conscience critique y sont encore virulents. Après une série de chroniques dans *Volontés,* après *Odile,* il y a eu les articles de *Front National* (janv., mars, juin, nov. 1945) : et pourtant Queneau ne semble pas, en 1951, en avoir fini avec le surréalisme des années 30. Nous en sommes encore, comme l'affirme N. Arnaud, dans une période où la dimension

directement politique et polémique de l'œuvre n'est pas encore effacée.

Les motifs d'une autocensure

N. Arnaud date d'environ 1956 le retrait de Queneau de toute activité politique publique. A. Blavier rappelle qu'en 1959 il démissionne de tous les jurys dont il était membre [(12)]. Queneau renonce aux articles dans les revues « engagées », aux signatures de manifestes, aux prises de position publiques. On constate, parallèlement, un désengagement dans l'œuvre littéraire, illustré par les corrections apportées aux *Exercices de style* (E. Souchier, [(13)]).

Peut-on justifier l'inachèvement de *P&V* par le refus de la polémique, qui n'aurait pu être que violente à la parution de la partie restée en attente ? Sans doute. Ainsi, dès les années 50, Queneau paraît s'être engagé dans une voie différente, en ce qui concerne le domaine politique et critique. D'une part, Queneau a-t-il jugé sans intérêt de « réveiller de vieilles querelles » [(14)] ? D'autre part, se serait-il détaché, aux cours de ces années 47-56 (par exemple), de la coterie « existentialiste » à laquelle il ne s'était jamais véritablement intégré, et dont il se serait éloigné peu à peu ?

Il faudrait à ce propos éclairer plus précisément les relations de Queneau avec le groupe des *Temps Modernes*, et tout particulièrement avec Sartre [(15)]. On peut d'ores et déjà affirmer que *P&V* est l'un des derniers textes *engagés* de Queneau, qui se retire de la scène politique quand Sartre et bien d'autres y pénètrent. L'engagement de *P&V* est encore plus clair dans la partie restée inédite, plus critique, plus *sérieuse* selon l'avertissement même de Queneau. La « castration » polémique – ou le choix d'un silence plus sage, comme on voudra – est ici spectaculaire, Queneau ayant excisé du ms. original la part la moins amortie par la parodie, l'érudition amusante, la part la plus spontanée, et en conséquence la plus violemment accusatrice.

On retrouve pour une dernière fois, dans *P&V,* un Queneau mobilisé comme il l'a été depuis son entrée dans le cénacle surréaliste, puis dans *Volontés,* puis au C.N.E., puis à la Libération. Pourtant, cette position ne sera bientôt plus la sienne, désormais. Queneau est un philosophe qui n'a jamais été purement universitaire. Ce qui implique une défiance jamais éteinte à l'égard des produits de l'institution, philosophes reconnus (comme Heidegger au coin du feu) ou philosophes en voie de reconnaissance, comme Sartre.

Voilà pourquoi Queneau a autant de sympathie pour le voyou-philosophe (Diogène ou Socrate, toujours pittoresques), qu'il a d'aversion pour le faux-voyou ou pour le philosophe trop voyou pour être honnête. *P&V* est un travail très proche d'une rédaction spontanée ; c'est une pensée qui se fait, qui se cherche encore au moment où elle s'écrit ; cela est sensible dans ses imperfections rhétoriques, ses retournements, ses digressions, et son inachèvement même. Texte essentiel pour définir Queneau philosophe, c'est un texte trompeur et déroutant. Ce philosophe hésite à avoir une opinion, quand d'autres apprennent à trancher et à affirmer. C'est suffisant pour être exclu d'un lieu d'où doit tomber, à chaque livraison de la revue, la Vérité sur les temps modernes. Malgré ses fantaisies (cette langue un peu voyoue qui sera celle de Zazie, par laquelle c'est le divin Platon qui « fait bonir à Socrate telles paroles ailées [(16)]), *P&V* relevait trop de la *gravité* au piège de laquelle Queneau avait semble-t-il décidé de ne plus tomber. « Quand je me mets à penser, je n'en sors plus. Je préfère botter le cul au langage » [(17)]. Le discours philosophique repose sur une confiance certaine dans le langage, alors que Queneau s'interroge encore : « je n'ai pas une confiance absolue dans le langage, (...) je ne pense pas que le langage soit un absolu, que la vérité soit dans le langage » [(18)].

Queneau, ni philosophe ni voyou, préfère trouver à sa vérité philosophique une forme à l'antique, par le recours à cet avatar du mythe qu'est le roman. C'est pourquoi la véritable conclusion de *P&V,* on ne peut la lire qu'à travers les personnages de fiction, tels que les avait analysés Kojève : ce ne sont ni des voyous (dont ils n'ont pas le cynis-

me et la méchanceté), ni des philosophes (dont ils n'ont pas la fatuité bavarde). Ce sont des Sages [19], en référence à cet idéal de l'Homme--après-l'histoire que Queneau avait rencontré chez Hegel. « La sagesse (...) commence où finit la philosophie » (P. Macherey, [20]). *P&V,* qui n'était qu'une dissertation, ne pouvait pas être achevé.

NOTES

[1] *Volontés* 2, 20 janv. 1938, *L'humour et ses victimes,* repris dans *Le Voyage en Grèce,* Paris, Gallimard, 1973 *(VG) ; Lectures pour un front,* extrait de *Front National,* 16 juin 1945, repris in *Bâtons, Chiffres et Lettres,* rééd. rev., Paris, Gallimard, 1965 (coll. *Idées*), p. 192-194 *(BCL).*

[2] Selon la formule de M.L. Dufour, *Le Tapuscrit,* Paris, E.H.E.S.S., 1971.

[3] Fautes de frappe, blancs pour les mots illisibles, fidélité scrupuleuse au ms. initial, jusque dans ses erreurs, sont les marques d'une copie par un tiers.

[4] V. Panaitescu, 1975, *l'humour de R. Queneau,* Iaši, Univ. « Al. I. Cuza », 1971, p. 140.

[5] *Entretiens avec G. Charbonnier,* Paris, Gallimard, 1962, p. 12 *(EGC).*

[6] « Politique et polémique dans les romans de R. Queneau », *Queneau aujourd'hui,* Paris, Clancier-Guénaud, 1985, pp.113-157.

[7] Le thème de la critique du surréalisme est présent continuellement à partir de 1930 : dans *Odile* (1937), dans les numéros 3, 5, 6,8,9,11, 13, 14, 16 et 21 de *Volontés* (19381940), dans les chroniques de *Front National* du 19 janv., du 3 mars, du 16 juin, du 3 nov. 1945. Voir *VG*, pp. 79 à 221 et *BCL*, pp. 159-220.

[8] Cf. *Un Queneau honteux, Europe* 650-651, juin-juil. 1983, pp. 127, et N. Arnaud, 1985, op. cit., note 7, pp.119-124.

[9] *BCL,* pp. 215-216.

[10] *BCL,* p. 193.

[11] Le § 6 de la partie inédite contient cette notation raturée : « …en y réfléchissant, car je n'y avais pas bien réfléchi ... » .

[12] « Chronique de Raymond Queneau », *Europe,* 1983, p. 138.

[13] « Exercices de style ou 99 histoires pour une histoire », *Queneau aujourd'hui,* op. cit., pp. 179-203. N. Arnaud parle d'une « entrée en sagesse » (1985, p. 131) « on datera de 1956 cette émigration en pays neutre » (p. 117).

[14] N. Arnaud, 1985, p. 117.

[15] Voir dans le même numéro de *Temps Mêlés* : *Queneau, les Temps Modernes, Sartre.*

[16] *P&V,* § 5, partie éditée.

[17] « On cause », *BCL,* p. 56.

[18] *EGC,* p. 14.

[19] « Les Romans de la sagesse », *Critique* 60, mai 1952, pp. 17-37.

[20] « Queneau scribe et lecteur de Kojève », *Europe* 650-651, juin-juil. 1983, p. 85.